

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 42

Artikel: Approchez, messieurs !...
Autor: Anelin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224835>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

APPROCHEZ, MESSIEURS !...

DÉPUIS un moment, je le regardais s'installer. Il était arrivé là, avec sa grosse valise de fibre aux angles écornés, aux ferrures rouillées, à la poignée tourmentée. Sur un des côtés, une sorte de pliant prolongeait en arrière ses grands pieds de fer profilé. Maintenant, il avait posé son bagage au bord du trottoir. Il observait : le passage est-il bon ? Y a-t-il un concurrent sérieux dans le voisinage immédiat ? Et les autos s'arrêtent-elles là ? Questions importantes qu'il s'agit d'examiner attentivement, il en va du pain quotidien. Les passants étaient nombreux. Il faudra qu'ils s'arrêtent... et achètent. L'emplacement est bien choisi, on pourra faire quelque chose...

Je le vis défaire lentement la mince courroie qui arimait son pliant. Il le déploya. C'était une petite table légère et haute, le dessus formé d'étroites lattes de bois, une table haute sur pattes, qui pouvait bien avoir cinquante centimètres de côté. Il la cala soigneusement et déballa sa valise...

L'homme était seul dans ce coin de place. Les gens passaient à cinq mètres, sans regarder de ce côté, ils allaient vers les bancs où l'animation les attirait, les étalages aussi. Mais là, au bord de ce trottoir, un gros morceau de silence. Un homme qui épiait les passants. Un homme, une petite table et quelques menus objets qui allaient mettre de la vie dans ce morceau de place abandonné.

D'un coup d'œil, il repéra le client possible. Un promeneur qui n'avait pas l'air pressé et qui observait. Une seconde, ses yeux s'étaient arrêtés sur l'homme à la petite table. Alors, une voix claironna d'une seule traite, le boniment attirant souligné de gestes à l'avenant. Tout un groupe qui causait paisiblement, se retourna, intrigué.

— Essayez, messieurs, essayez, vous dis-je, de couper du bois avec votre lame de rasoir ! Tenez, comme ça, là !

Et les esquilles de sapin volaient par-dessus la table. Le promeneur s'était arrêté. Le spectacle en valait la peine.

— Eh bien, messieurs ! Si je vous disais de vous raser avec cette lame, vous la trouveriez raide. Maintenant, les gens formaient un cordon digne, en demi-cercle, timides, n'osant pas trop s'approcher, un peu railleurs et surtout sceptiques... L'action était engagée. Il fallait à tout prix qu'ils écoutent jusqu'au bout, qu'ils s'approchent davantage, s'intéressent, qu'ils croient et alors seulement, ils achèteront.

— Regardez bien, c'est ce que je vais faire maintenant, devant vous !

Et l'homme retroussa jusqu'au coude, la manche de son paletot, tendit son bras nu vers le public.

— Sans savon, je vais vous montrer qu'on peut se raser avec une lame qui a coupé du bois, raclé de la pierre, taillé du verre !

Des gosses, en courant, étaient venus se coller à la table, avides de voir. L'attroupement grossissait et les gens des derniers rangs poussaient vers le centre. Ils formaient un croissant, allant s'épaississant au milieu. Le camelot et sa table disparaissaient, noyés dans le groupe. Mais la voix rapide, ne s'arrêtait pas. Les exclamations attirèrent encore du monde. Les preuves, les affirmations, les serments, les comparaisons enlaçaient implacablement l'auditeur, le désemparaient, ligotaient d'un triple nœud son jugement chancelant... Il faut l'apprivoiser juste assez pour qu'il ne s'en doute pas, pour qu'il se dise : « Au fond, je ne risque pas grand-chose ! C'est une occasion que je ne retrouverai plus. » Et tout naturellement, la main glissera vers le porte-monnaie. Que d'adresse il faut déployer pour en arriver là ! Que d'entrain, quelle somme de conviction et de persuasion doit se dégager du vendeur, pour conquérir l'acheteur !

Le camelot continuait :

— Comment réaliser ce tour de force ? Comment se raser avec une lame pareille ? Regardez-

là, messieurs ! Ne dirait-on pas un peigne ou une scie ! Eh bien, je vais la remettre à neuf instantanément.

Et, joignant le geste à la parole :

— Grâce à la merveilleuse pierre chimique J. M. T. et au porte-lame breveté, découverte sensationnelle, inconnue jusqu'à ce jour ! Le fonctionnement ? Rien de plus simple ! Point besoin d'être du métier, un enfant saurait s'en servir. La pierre spéciale s'emploie à sec, sans huile, à cause de sa préparation chimique par des procédés scientifiques ! (La science et la chimie garantissent la qualité !) Vous fixez votre lame dans l'appareil... vous repassez à contre fil, là, comme ça, une fois, deux fois... un coup sur le cuir, et votre lame coupe mieux qu'au sortir de l'usine !

Une feuille de papier à cigarette tombait en minces rubans, tranchée net par le biseau bien affûté. Sur le bras poilu, la lame avait marqué un petit carré blanc.

— Son prix, sa valeur ? Deux francs cinquante, chez tous les marchands. Aujourd'hui, pour le faire connaître, pour le faire apprécier, je le donne pour un franc... et tenez, tant pis si j'y perds !! j'ajoute une lame en acier garanti, pour barbes dures... J'en mets une seconde comme cadeau et une troisième pour rien, et la quatrième par dessus le marché ! Voyez-vous, c'est extraordinaire ! Je répète : le porte-lame, la pierre chimique, les quatre lames... le tout pour un franc ! Et ça, c'est de la marchandise !

Un premier franc est tombé dans le carton à souliers, au couvercle fendu d'un coup de canif : la caisse !

— Je dis toujours le même : le porte-lame, la pierre à affûter et les quatre lames... Merci, monsieur. Merci, madame ! Quand vous apporterez ça à votre mari, il vous sautera au cou et vous paiera un renard argenté ! A qui le tour ?

Les mains se tendent et reçoivent un papier jaune imprimé, chiffonné en une grossière pochette qui laisse échapper par ses coins béants, la pierre et les lames.

— Allons ! profitez, l'emballage est gratuit !

A un monsieur à lorgnons, qui tend un écu :

— Tenez, mon ami, voilà la marchandise... et quatre francs avec !

Tout le monde rit. Déjà ce résultat : faire acheter les gens avec le sourire.

Le carton à souliers rend un autre son, mais il reste de la place ! — La première fournée de spectateurs est partie, les poches rebondies. D'autres les ont remplacés, d'autres sont restés pour écouter le boniment qui recommence.

— En arrière, les gosses !

Un ouvrier en salopettes a offert son bras pour l'expérience, fier de voir tous les yeux fixés sur lui.

— Ce ne sont pas des lames en papier mâché ! La preuve, la voilà !

Et une lame pliée en deux se casse avec un bruit sec. Les deux morceaux sonnet longuement sur le pavé... les gosses se précipitent.

Les collégiens, serviette sur les reins, se sont fauillés à coups d'épaule jusqu'au premier rang. C'est bientôt midi. Une minute, deux minutes... et d'un seul coup, les cloches de la cathédrale sont tombées sur le marché, l'ont roué de coups, et brusquement l'ont abandonné, demi-mort, sur la place. Le cercle de badauds s'est clairsemé : On entend des caisses qu'on ferme bruyamment. Le paysan vide son « quarteron » de pommes de terre, préparé d'avance. Des chars rentrent.

Le camelot a vidé son carton dans sa poche, démonté sa table, serré son nœud de cravate, allumé une cigarette.

Il pourra se payer un bon dîner.

Anelin.

LE DUEL



Nn'entend plus jamais parler de duels ; mais il fut un temps, pas très éloigné, où des personnages assoiffés de réclame et désireux de faire parler d'eux, cherchaient querelle à n'importe qui, sous n'importe

quel prétexte, et traînaient leur adversaire sur le pré.

C'était ridicule, mais les spadassins professionnels décoraient que c'était le seul moyen convenable de mettre fin à une discussion où l'honneur était en jeu. On se battait pour un oui, pour un non. Le monsieur qui vous avait offensé vous octroyait, par surcroît, dix pouces de fer dans la peau et il appelait cela se conduire en galant homme. Certains bretteurs passaient leur vie à ferrailer dans les salles d'armes ; ils arrivaient à avoir des attaques impétueuses et des coups de Jarnac irrésistibles. Il vous tuaient un homme ou le mettaient à mal aussi aisément que vous avalez un sorbet et tout le monde trouvait cela très chic. Tout le monde trouvait cela très bien, parce qu'il n'y avait rien à redire avec des énergumènes aussi sûrs de leur coup et qui trouvaient élégant et chevaleresque de supprimer un inoffensif monsieur sous prétexte qu'il les avait regardés de travers ou qu'il les avait désapprouvés. Nous sommes, heureusement, un peu plus civilisés, et, dans un cas de conflit avec un grinceux, nous préférons nous remettre à la sagesse et au bon sens d'un tribunal pour nous départager.

Au tribunal. — Où habitez-vous ?

— Nulle part.

— Et vous ?

— En face de mon camarade.

A PROPOS DE FIANÇAILLES



RDINAIREMENT, quand un jeune homme se décide à mettre un terme à sa vie de célibataire, c'est qu'il croit avoir rencontré une jeune fille qui ne lui paraît pas comme les autres et qui lui semble valoir infiniment plus. En parlant d'elle, il dit : « C'est une perle, une fleur, un oiseau, un ange, la septième merveille du monde. » Il demande aux parents de la jeune fille l'autorisation de lui faire la cour. Il vient dans la famille de sa future fiancée et on les laisse le moins possible en tête à tête. Il arrive quand on l'attend. Pour le recevoir, non seulement la maison a été nettoyée, fourbie, astiquée, frottée, passée au ripolin, mais la jeune fille aussi.

J'entends par là que la candidate s'est mis du rouge sur les lèvres, sur les ongles, qu'elle a supprimé soigneusement les duvets superflus qui déshonoraient sa lèvre ou ses joues, qu'elle s'est mis du fard et de la poudre sur la face et qu'elle s'est fait faire une indéfrisable. Elle se présente dans tout le ravissement d'une gravure de modes, et comme, pendant des semaines ou des mois, elle en parle pas à son prétendant d'autre chose que de musique, de littérature, d'arts d'agrément ou de choses plus superficielles et plus insignifiantes, le jeune homme épouse comme il prend un billet à la loterie, sans rien connaître de sa future compagne, ni le caractère vrai, ni les goûts, ni rien. C'est d'ailleurs pour cela que l'on dit que l'amour a un bandeau sur les yeux.

Or, un médecin tchéco-slovaque, un humoriste sans doute, vient de découvrir le moyen radical pour un jeune homme d'arriver à connaître le véritable caractère de sa future. Il conseille de ne jamais épouser une jeune fille sans avoir eu soin de lui marcher préalablement sur le pied. Par le mot que la douleur lui arrachera, vous saurez si son éducation a été poussée au point que, même dans les pires conjectures, elle ne songe pas au mot qui rendit, à Waterloo, un grand général célèbre. Peut-être vous traitera-t-elle simplement d'idiot, de butor ; peut-être accompagnera-t-elle cette expression d'un violent soufflet. Mais vous saurez à quoi vous en tenir.

Le même médecin qui s'intéresse tout spécialement à la jeunesse, c'est sans doute un spécialiste, indique aux candidats au mariage un autre moyen pour savoir s'ils aiment réellement et profondément leur promise : « Cassez-lui votre canne sur le dos ; si vous ne regrettez pas votre canne le lendemain, épousez. »